L'établissement du texte, quant à lui, demeure impeccable, d'après quelques sondages effectués par le recenseur.

C'est tout l'appareil des notes et compléments que le lecteur de la nouvelle édition appréciera. Le glossaire, désormais présenté plus clairement en colonnes, a été enrichi, les mots expliqués restant bien appelés dans le texte. Précédées de quelques remarques sur la versification (p. 131–132), les notes, particulièrement indispensables pour un texte de ce genre, occupent les pages 135 à 223, et regroupent clairement et de manière commode ce qui était dispersé en « notes » (plutôt grammaticales et stylistiques), « références bibliques », « références philosophiques », les concordances avec d'autres textes de Garnier ayant été pratiquement éliminées. Le lecteur dispose donc d'une annotation copieuse et plus agréable à consulter. Les difficultés de langue sont amplement éclaircies ; avec beaucoup d'érudition et le souci de faire son miel de tous les travaux critiques, S. Lardon enrichit son annotation concernant les références culturelles et historiques.

En annexe de cette nouvelle édition, sont donnés les textes des sources de Garnier (Flavius Josèphe et Jean de Maumont), des développements bien venus sur les représentations des *Juives*, jusqu'en 2001 (pp. 237–244), et un tableau chronologique de la vie de Garnier. Mais je serai de ceux qui regretteront un peu que l'index des thèmes et l'index des images aient disparu de la présente édition ; seul le précieux index des noms demeure.

La bibliographie a été mise à jour mais, semble-t-il, pas au-delà de 2000, sauf pour les travaux de S. Lardon elle-même. Il manque notamment un assez gros manuel récent : *Le Théâtre français de la Renaissance*, publié chez Champion en 2002.

Au total, si mes réserves persistent concernant l'analyse littéraire, je pense que Sabine Lardon a, dans l'ensemble, plutôt enrichi et amélioré son édition des *Juives*.

CHARLES MAZOUER, *Université de Bordeaux III*

Giovanni Dotoli, Vito Castiglione Minischetti, Paola Placella Sommella, Valeria Pompejano. *Les Traductions de l'italien en français au XVII^e siècle*, sous la direction de Giovanni Dotoli, « Bibliothèque des traductions de l'italien en français du XVI^e au XX^e siècle » 1, Fasano, Paris : Schena Editore, Presses de l'Université de Paris-Sorbonne, 2001, 402 p.

Soucieux d'en finir avec les impressions « placées sous le signe des influences et du comparatisme effectué en dehors des bases de données », Giovanni Dotoli a mis en chantier une vaste entreprise, le répertoire des traductions de l'italien au français, de la Renaissance à la fin du XX^e siècle. Il se propose ainsi de mettre à la disposition des chercheurs des données fiables et quantifiables, sous forme de répertoires bibliographiques précis et aisés à consulter. Son projet est l'héritier, à une tout autre échelle, de la *Bibliographie italico-française universelle* (Paris, 1886), de Joseph Blanc, et n'a pas aujourd'hui d'équivalent. À ce titre il mérite notre gratitude et notre intérêt.

Le premier volume publié dans cette série est consacré au XVII^e siècle³. Ce volume illustre le parti pris documentaire de l'ensemble et ses enjeux ; il révèle aussi un aspect particulier du « Grand siècle ». Dans l'intention de son promoteur, le répertoire en effet, n'est pas une simple entreprise bibliographique, il répond à une ambition que l'on pourrait qualifier de critique, et dans une certaine mesure d'apologétique. Grâce à l'approche quantitative de l'entreprise bibliographique, Giovanni Dotoli, en historien des idées, se propose de « revoir totalement le jugement négatif et critique sur l'italianisme en France » à cette époque, faisant apparaître la contradiction entre le discours « anti-italien » des lettrés français et l'abondance des livres italiens reçus en France. En élargissant à l'ensemble des savoirs et des livres une enquête limitée jusqu'alors aux auteurs « littéraires », prenant en compte les ouvrages scientifiques et les traités politiques, les pamphlets et les atlas, ce répertoire devrait faire éclater les limites de la notion polémique et datée d'italianisme, qui du reste ne recoupe pas exactement le champ des traductions. Il soulignera des liens plus étroits et moins hiérarchisés entre la France et l'Italie, dans le cadre d'une « histoire culturelle de l'Europe » et non plus seulement des deux nations, et partant, il réhabilitera une part italienne qui aurait jusqu'ici été dépréciée par les historiens à la mesure de la sévérité et de la partialité avec lesquels l'Italie et la culture italienne étaient jugés par les contemporains de Louis XIII et de Louis XIV.

Les traductions de l'italien ainsi répertoriées vont de l'anonyme *Abrégé de la vie, mort et miracles de saint Isidore* (Saint-Omer, 1634) à la *Relation de la cour d'Espagne* (Cologne, 1681), de Domenico Zane. Elles représentent environ 1000 entrées bibliographiques, selon une estimation sommaire, les entrées n'étant pas numérotées. Chaque notice donne, après le nom de l'auteur, le titre abrégé, avec, le cas échéant l'indication du traducteur, l'adresse, le format et la pagination, repris d'après les indications du catalogue des imprimés de l'ancienne Bibliothèque nationale, et parfois les inexactitudes de celui-ci. Dans de rares cas, une brève notice donne des précisions supplémentaires concernant le traducteur et parfois des détails moins nécessaires concernant l'exemplaire. Suivent les rééditions ou les différentes publications du même texte. Les auteurs du répertoire ont cherché à localiser les éditions décrites, donnant systématiquement la cote de la BnF ou, à défaut, celle d'une autre bibliothèque parisienne ou régionale. Ils échappent ainsi à l'accumulation d'éditions fantômes, offrant des références souvent sûres, ainsi qu'un petit nombre de données simplement probables, déjà recensées par Arbour ou De Backer-Sommervogel (on rejettera toutefois *L'Ambassadeur* de Wicquefort (1681), qui n'est pas une traduction du *Prince* de Machiavel, insérée dans ce catalogue sur la foi d'une référence donnée par Lanson). Les exemplaires conservés à Paris semblent avoir été examinés. Certaines entrées toutefois doivent être corrigées : les *Conceptions* de Garimberto ont été publiées en 1585 et non pas en 1685, et l'on avancera d'un siècle le millésime des deux éditions du *Discours du tremblement de terre* de Lucio Maggio. La *Vie de Pétrarque* par Vellutello n'est pas un ouvrage autonome, et donc ne justifie pas une entrée ; il s'agit d'une partie de la traduction des *Rime* par Maldeghem. Certaines

3. Le XVIII^e siècle est paru en 2003 et le XIX^e, siècle en 2004.

mentions, prises du catalogue collectif des Bibliothèques de France, sont également erronées : *La Théseyde* de Boccace dont un exemplaire est localisée à Orléans, n'a pas été publiée en 1697 chez Abel L'Angelier, mais bien en 1597. Ces résidus mal tamisés ne doivent pas cacher l'intérêt considérable de ce répertoire et les découvertes qu'il permettra, textes rares, éditions inconnues, tels ces *Plaisirs innocents avec la méthode d'élever les oiseaux de ramage* de Cesare Mancini, imprimé à Grenoble en 1692.

Le répertoire est précédé de trois études et d'une bibliographie très complète de l'italianisme en France au XVII^e siècle. Les trois études abordent la question des traductions de l'italien de façon analytique et selon une perspective chronologique, entre 1600 et 1630 (Valeria Pompejano), 1630-1660, (Paola Placella Sommella, qui insiste sur le point de vue des lecteurs), et 1661-1700 (Vito Castiglione Minischetti). En dépit de remarques souvent justes et de fines remarques concernant l'ensemble de la production italianisante, ces études se répètent nécessairement. Le découpage chronologique correspond à un partage équitable du siècle entre les trois auteurs et approximativement à une périodisation politique. Il n'est pas sûr qu'il corresponde à une périodisation éditoriale. L'histoire du livre a ses rythmes propres indépendants des règnes et qui ne s'identifient pas à des séquences trentenaires. Elle est scandée par les publications, les prises de privilèges, l'écoulement des stocks, les nouvelles émissions, la durée des entreprises et des associations, et la longévité du matériel d'imprimerie. Une partie des traductions de l'italien publiées aux XVI^e siècle appartient encore au siècle précédent sous forme de rééditions ou même de simples remises en vente. Le corpus considérable de la littérature catholique, dans laquelle les jésuites jouent un rôle central, parcourt le siècle. Une troisième partie correspond à l'action du cardinal Mazarin et à la réaction contre sa politique. Des tableaux chronologiques récapitulatifs auraient pu faire apparaître ce qui appartient effectivement à la génération de 1630, de 1648 ou à celle de 1690, un index des imprimeurs et des libraires aurait permis d'estimer leur importance et leur activité. L'histoire du livre a en effet ses acteurs, les imprimeurs libraires. Vers 1570, Benoist Rigaud à Lyon, et Abel L'Angelier à Paris, organisaient leur activité sur les traductions de l'italien ; on aurait aimé savoir ce qu'il en a été pour le XVII^e siècle : les traductions ont-elles été de simples occasions sans suite ou formaient-elles un véritable projet éditorial, lié à l'activité d'une équipe de traducteurs et à des échanges avec des libraires italiens. De ce point de vue, les trois études restent dans les limites classiques de l'histoire littéraire et de l'histoire des idées.

Mais même dans une perspective littéraire, l'étude des traductions ne peut être centrée seulement sur les textes et les œuvres, et si le lecteur est parfois évoqué, un intérêt symétrique aurait dû se porter sur les auteurs des traductions et les milieux où ces traductions se sont élaborées, et qui ne sont pas nécessairement des cercles italianisants (et encore moins italiens). Les principaux traducteurs du siècle précédent, Jean Martin, François de Belleforest, Gabriel Chappuys, Pierre de Larivey, sont maintenant bien connus, grâce à des travaux de qualité, monographies, éditions de textes ou actes de colloques. Les traducteurs du XVII^e siècle restent les parents

pauvres de cette histoire. Au début du siècle, après la retraite de Gabriel Chappuys, certains d'entre eux, fort actifs, ont occupé un terrain éditorial qui pour les libraires parisiens offrait encore des ressources à exploiter. On les connaît très mal, à l'exception de Rosset. On ignore encore, par exemple, à quelle initiative et à quel talent attribuer la version du *Trésor politique*, un ouvrage considérable, qui témoignait, en 1608, de la prééminence italienne en matière de documentation géopolitique, mais une prééminence que les éditeurs français cherchaient à transformer à leur profit. Cet exemple très complexe rappelle que la traduction est le lieu où s'opère un véritable transfert savant (s'agit-il alors encore d'*italianisme* ou de francisation ?) lié à un transfert d'ordre économique.

JEAN BALSAMO, *Université de Reims*

Nicole Pellegrin et Colette H. Winn (éd). *Veufs, veuves et veuvage dans la France d'Ancien Régime. Actes du colloque de Poitiers (11-12 juin 1998)*. « Colloques, congrès et conférences sur la Renaissance », Paris : Honoré Champion, 2003, 347 p.

D'entrée de jeu, soyons clairs : il s'agit ici d'un livre qui porte sur le veuvage féminin dans la France d'Ancien Régime et non pas, comme son titre l'indique, d'un ouvrage qui laisserait une large place au phénomène du veuvage et encore moins à la spécificité du veuvage masculin. Frédérique Villemur fait ainsi bande à part avec son article intitulé « La musique adoucit-elle les veufs ? », véritable bijou où les interactions entre la médecine et la culture musicale sont explorées pour expliquer comment les veufs issus des élites de la société combattaient parfois la douleur du deuil par la thérapie musicale. Le reste de l'ouvrage offre des perspectives aussi riches que diverses sur l'expérience des veuves et la signification du veuvage féminin dans la France d'Ancien Régime.

La première section couvre les aspects légaux du veuvage en explorant les normes et les pratiques d'une France prérévolutionnaire caractérisée par le pluralisme juridique et l'enchevêtrement des juridictions. Jean-Marie Augustin offre d'abord une synthèse efficace des dispositions légales qui protégeaient la veuve après le décès de son conjoint, tant dans les zones coutumières que dans les régions qui suivaient le droit romain. Claire Dolan se penche ensuite sur les prescriptions juridiques et les pratiques qui entouraient l'année de deuil dans la Provence du XVI^e siècle, période où la veuve ne pouvait se remarier sans encourir de peines pécuniaires et où elle devait vivre à la charge des héritiers de son défunt époux. Dans sa remarquable contribution, Dolan souligne à juste titre que le statut de veuve ne faisait pas entrer ces femmes dans une catégorie socio-économique homogène. En fait, il n'existe rien de tel que « la veuve » dans cette société où les hiérarchies sociales, plus encore que les fortunes, déterminaient l'expérience des femmes après la mort de leur conjoint. À partir de son étude des veuves en Nouvelle-France au XVIII^e siècle, – et oui, la